

entre les deux hommes une très vive altercation, mais qu'une réconciliation avait dû suivre, car on les avait vus sortir ensemble, et le représentant avait passé en revue la garde nationale forte de huit cents hommes, lui donnant ordre de se tenir prête à descendre la rivière le surlendemain.

« Dieu soit loué ! murmura Ameline avec ferveur. Nous avons devant nous vingt-quatre heures pour sauver Alain.

— Oui, prononça Jean, pâle et sombre. Si Jean Bon-Saint-André descend la rivière, c'est certainement pour se rendre au fort Taureau. »

La nuit approchait. Ils attendirent qu'elle fût complètement faite pour entrer dans la ville.

Alors seulement ils en franchirent les portes. Ainsi que le leur avait annoncé l'aubergiste, ils la trouvèrent pleine de trouble et de bruit.

Rapidement ils gagnèrent la venelle où la Kerret-ar-laz rassemblait ses émissaires. Ils en virent le nom changé. On l'avait pompeusement débaptisée pour la nommer rue de l'Égalité. Mais l'hôtel était toujours à sa place, et l'hôtelier n'avait pas changé.

Il mena Ameline tout droit à la chambre haute qu'elle occupait à chacun de ses séjours dans la maison.

Là il ouvrit la fenêtre et lui montra les toits continus qui s'étagaient au-dessous.

« Mapiaouank, dit-il, j'ai fait arranger la faite. Un enfant pourrait marcher dessus la nuit. »

La comtesse sourit et tendit la main au brave homme, qui la baisa respectueusement.

Ces paroles avaient sans doute une signification mystérieuse, que seuls les initiés pouvaient pénétrer car l'homme ajouta :

« Le représentant habite à l'Hôtel de Ville ; mais c'est ici qu'il est descendu, lui. Ma niece Yvonne a acheté l'hôtel et le tient.

— Merci, mon ami, répondit Ameline émue. Si je ne puis vous le rendre, Dieu vous le rendra. Faites prier votre femme et vos filles pour moi, car cette nuit même il y aura du nouveau dans Morlaix. Que la sainte Vierge nous assiste ! »

Sur l'offre de l'hôtelier, elle accepta le repas qu'il lui fit monter. Jean Prigent et Le Bellec s'assirent à la même table.

Il mangèrent avec effort, tant leurs âmes étaient troublées et pleines d'inquiétude.

Puis Ameline pria ses deux compagnons de s'éloigner et procéda à sa toilette.

Comme elle l'avait fait l'avant-veille, elle revêtit le costume qu'elle portait quatre ans plus tôt et avec lequel elle était descendue vivante dans la tombe. Elle prit même le soin de peigner et de lisser ses beaux cheveux. Jamais elle n'eut plus de souci d'être belle qu'en cet instant redoutable de son aventureuse destinée.

Et, quand elle fut prête, elle rappela ses fidèles. Ils s'arrêtèrent éblouis devant sa radieuse beauté. Puis Jean, faisant un pas vers elle :

« Madame, dit-il, j'ose encore vous supplier de ne point tenter Dieu. Soyez-en sûre, Alain préférerait la mort à la pensée du danger que vous allez courir. Cet homme est un bien infernal scélérat. De quel crime n'est-il pas capable ? Que ne fera-t-il pour se débarrasser de vous dès que vous lui aurez livré le secret de votre existence ? Il vous croit morte. Il vous tuera. »

Elle eut un fier sourire qui l'illumina tout entière. Puis, avec une nuance de reproche, elle répondit :

« Jean, vous n'aimez point votre frère si vous vous opposez à ce que je veux tenter pour lui. Vous savez bien qu'il n'y a pas d'autre moyen de le sauver. »

Et s'adressant à Le Bellec, elle demanda :

« Mathurin, as-tu pu savoir ce que l'autre est devenu et s'il doit revenir bientôt ? »

— Madame, fit Le Bellec, l'autre a quitté son maître ici même, il y a trois ou quatre heures, se rendant au fort Taureau. Il doit rentrer ce soir. Peut-être même est-il de retour. En tous cas, Yvonne Kloër doit nous avertir. Et, tenez... »

Il fit signe d'écouter. Une voix de femme venait

de jeter trois fois sur les toits le sifflement aigu du martinet.

« Allons, c'est l'heure, mes amis ; que Dieu nous aide ! prononça Ameline, qui se signa en même temps que ses deux compagnons.

III

EN CHASSE

Ralph Gregh, dit Killerton, avait poussé son cheval à fond de train sur la route de Plouaret.

Plouaret est un bourg de médiocre importance qui ne la possède aujourd'hui que parce qu'il est la station de la ligne de Paris à Brest, où vient s'embrancher le petit chemin de fer qui mène à Lannion.

Au moment de la Révolution, au contraire, Plouaret était un véritable centre de mouvement situé à distance presque égale de Morlaix, de Lannion et de Guingamp. En outre n'étant qu'à dix kilomètres de la mer, il était en relations suivies avec les villages perdus de la côte au voisinage de cette merveilleuse grève de Saint-Michel qui mesure une lieue d'un de ses angles à l'autre.

Enfoui dans les bois comme dans un fort impénétrable, il pouvait, du haut de son clocher, jeter l'appel à quatre-vingts hameaux peuplés et rassembler en deux heures mille ou douze cents paysans et marins résolus, pour lutter contre n'importe quelle invasion, qu'elle vint de terre ou de mer.

Et cependant rien n'était plus désert que sa côte, où par un temps de brume une escadre aurait pu débarquer toute une armée.

Aussi le littoral de Trébeurden à la rivière de Morlaix était-il attentivement surveillé par la flotte anglaise. A grand tort celle-ci comptait sur des intelligences dans le pays. Les Anglais se trompaient du tout au tout. Aucune partie de la France n'a jamais su mieux défendre ses frontières, et le glorieux combat de Saint-Cast a laissé d'impérissables souvenirs dans la mémoire de ces populations.

C'était pour porter aux Anglais le signal d'Arthur de Kergroaz que Ralph Gregh pressait sa course.

Il savait où il allait, en effet. Dans un creux de ce rivage profondément découpé, un homme devait l'attendre pour prendre le message, et cet homme, c'était le marin Balahic, un traître qui connaissait son métier, qui n'avait plus rien à apprendre.

L'avance que le faux Killerton avait prise était telle qu'aucun des trois hommes, lancés à sa poursuite, ne pouvait l'atteindre.

Euzen, Kerbrec'h et Mo'an étaient pourtant trois gars solides et avisés. Mais leur besogne était vraiment trop difficile.

Outre que Ralph Gregh était parti trois heures avant eux, pourvu d'une bête suffisamment reposée, il avait encore sur eux cet avantage de savoir où il allait, tandis qu'ils couraient à l'aventure, ignorant même le chemin pris par leur ennemi.

Ce chemin, Ralph l'avait parcouru une dizaine de fois en un an ; il ne pouvait s'égarer.

Au bout de deux heures d'une course furieuse, Kerbrec'h, qui pouvait passer pour le chef, arrêta ses compagnons.

« Nous ne le rattraperons jamais, dit-il. Je propose une méthode plus sage, plus pratique, en tout cas. »

Les deux hommes portèrent toute leur attention. Kerbrec'h poursuivit :

« S'il court jusqu'à Guingamp, il s'arrêtera bien sûr aux roches de Plouézec'h ; c'est là que nous le trouverons. Mais s'il va sur Plouaret, rien ne peut l'empêcher d'être à la côte avant nous ; alors nous perdons notre temps à courir ensemble. Il vaut mieux nous séparer. Que Mo'an, qui est le meilleur cavalier, continue jusqu'aux roches ; Euzen ira à Plouaret. — Et toi ? demandèrent les deux autres.

— Moi, voici ce que je vais faire. Nous sommes à Plouigneau ; je vais courir droit sur Plestin avertir monsieur le comte ou Yves Le Braz. Si je trouve le particulier en chemin, tout ira pour le mieux ; sinon, nous monterons par la grève jusqu'à Saint-Michel, où vous rallierez aussi demain. »

Le plan était excellent. Outre qu'il permettait de

suivre une triple piste, il séparait les trois hommes, dont la présence simultanée aurait pu éveiller les soupçons chez les amis ou les suppôts possibles des traîtres et de la trahison.

Et pendant que Mo'an continuait sa course vers les roches de Plouézec'h et Euzen vers Plouaret, Kerbrec'h pressa sa bête dans la direction de Plestin. L'essentiel pour lui était d'atteindre au plus tôt les chefs, en ce moment un peu dispersés, de la Kerret-ar-laz.

Or, à la même heure, servi par une invisible providence, Yves Le Braz se dirigeait lui-même vers la pointe rocheuse qui, de Toul-an-Héry, s'avance comme un coin dans la mer, au-dessous de Loquirec.

Depuis vingt-quatre heures, Yves était taciturne et sombre. Mieux que personne, l'hercule avait compris que le salut d'Alain dépendait d'une prompt solution du problème imprudemment posé par lui à Roscoff. Pour démontrer son innocence, il fallait placer sous les yeux des juges, ou même sous ceux des représentants, les preuves matérielles de la trahison de Killerton.

Ces preuves matérielles pouvaient être un message. Mais il y avait mieux.

Ce que rêvait le colosse, c'était d'apporter l'émissaire lui-même, ligotté, devant le Tribunal, et de dire aux magistrats :

« Interrogez cet homme, c'est lui qu'il faut faire parler ; c'est lui qui va nous donner le mot de cette redoutable énigme. »

L'émissaire pouvait être, selon le cas, l'Anglais Ralph Gregh ou le matelot Balahic.

Ah ! si la chance voulait qu'il pût accomplir ce tour de force, mettre la main sur les serviteurs du maudit !

Soutenu par une telle pensée, Yves avait redoublé d'attention, et ce qui mettait en ce moment le trouble dans son esprit et le souci sur son front, c'était que, depuis quelques jours, il suivait à la piste Balahic. Il en avait découvert les traces sur plusieurs points, sans parvenir toutefois à les relever d'une manière précise et définitive.

Balahic, en effet, n'était pas le premier venu.

C'était un marin incomparable, dont l'indomptable courage affrontait la mer en tout temps. Sa vigueur était formidable, peut-être l'égale de celle d'Yves lui-même. En outre, sa sagacité, toujours en éveil, lui faisait deviner les embûches, et, surtout depuis qu'il avait été pris en défaut par Alain Prigent, il redoublait de vigilance.

Il y avait bien dix jours que le redoutable émissaire n'avait point eu de rencontre avec Ralph Gregh.

Il se savait épié et changeait de résidence ou d'abri chaque jour. Il ne quittait plus sa barque et naviguait à l'aviron, afin que la voile ne décelât point sa présence. Toutes les ruses du sauvage étaient à sa disposition. Il avait déjoué la surveillance qu'exerçait, avec ses anciens soldats, le comte de Plestin, déguisé sous un nom d'emprunt.

Un soir il était entré dans ce port de sauvages qu'il se nomme Ploumanac'h, et y avait caché pendant deux jours son bateau entre deux roches, le temps d'aller par la traverse jusqu'à Lannion acheter de la céruse, pour repeindre entièrement l'embarcation. Une autre fois il s'était jeté dans l'étroit archipel des Sept-Iles, d'où il était sorti la nuit faite pour relever la présence de la flotte anglaise.

Tout cela avait occupé son temps, sans lui apporter de nouveaux avis. Ralph Gregh ne s'était montré sur aucun des points où d'ordinaire Balahic était sûr de le voir, et Balahic était inquiet.

Cette inquiétude, Yves Le Braz l'avait devinée.

Il comprenait que, comme une bête aux abois, le farouche marin croisait ses passées en les multipliant, afin de dépister le chasseur, ne prenant terre que lorsqu'il était bien sûr de n'être surpris par aucun œil intéressé.

Et, pour mieux le traquer, il avait demandé au comte Roger de Plestin de resserrer peu à peu le cercle de sa surveillance, afin de restreindre les points sur lesquels le suppôt de lord Killerton pouvait atterrir.

Ce jour-là, une sorte de pressentiment le poussa sur